

"Les loyautés" : Delphine de Vigan, hypersensible solitude

Par Fabrice Gagnault

Publié le 04/01/2018 à 12:00



Dans son nouveau roman, elle se saisit d'un sujet qui lui est familier : la loyauté. Celle qui réduit notamment au silence les enfants de parents séparés, comme elle.

Depuis une vingtaine d'années, elle bâtit une œuvre qui entre en résonance avec les interrogations de ses lecteurs, nombreux, assidus et parfois fanatiques. Il suffit pour cela d'assis ter à l'une de ses signatures dans un salon littéraire, où la foule la presse de questions et de recommandations comme si elle était une sainte thaumaturge. Car écrire, pour Delphine de Vigan, c'est avant tout interroger le monde qui l'entoure, explorer les souterrains invisibles qui régissent nos rapports humains, avec une empathie qui exclut tout rapport égotiste à l'écriture.

Ses livres sonnent vrai parce qu'ils s'attaquent à ces nœuds de pierre qui nous accablent et pétrifient, l'adolescence blessée dans *No et moi*, la solitude des grandes villes dans *Les heures souterraines*, la fragilité psychique dans *"Rien ne s'oppose à la nuit"*, l'emprise psychologique dans *"D'après une histoire vraie"*. Chacun, chacune peut, à un moment ou un autre, trouver dans un roman de Delphine de Vigan des échos à sa propre existence. *"Les loyautés"**, son nouveau livre parle d'une maltraitance qui ne dit pas son nom, celle infligée aux enfants livrés à eux-mêmes lorsque les parents séparés n'assurent pas le minimum vital. Mais aussi de ces couples qui ne se connais sent pas, ou si mal. De l'effondrement qui guette lorsque le statut social est anéanti par le chômage. Avec, en filigrane, la question de la loyauté ou pas, par rapport à ce que l'on est.

Marie Claire: Votre nouveau roman s'appelle "Les loyautés". Pourquoi?

Delphine de Vigan: C'est un mot que j'aime et qui est important pour moi. Le livre est sans doute né de cette question que je me pose souvent : « Suis-je loyale, déloyale ? Est-ce que les actions que j'estime justes sont loyales vis-à-vis de telle ou telle personne ? » Dans la vie, il m'importe d'essayer de l'être. La nécessité de la loyauté me porte, me construit.

C'est un sujet peu traité par les écrivains...

Ah bon ? Je ne sais pas. Les loyautés sont pourtant au centre de nos relations avec les autres. Pour moi, l'idée du lien – et parfois de la dette, vis-à-vis de sa famille, de son clan, de son milieu social – est centrale. Je suis fille de parents divorcés, ce qui en soi est très banal. Mais je crois que tous les enfants de parents séparés ont un rapport particulier à la loyauté. Car très tôt, on se préoccupe de ne pas trahir, de ne pas en dire trop, de protéger l'un ou l'autre parent de certaines nouvelles, d'être équitable. Cela peut devenir un carcan, une entrave. A l'âge adulte, je me suis souvent fait la remarque que la question de la loyauté m'occupait parfois de manière absurde.

On revient souvent à l'enfance avec vous, depuis la révélation de la vôtre, décrite dans "Rien ne s'oppose à la nuit"...

Oui, c'est vrai, et j'avais déjà parlé de l'enfance avant ce livre. Dans mon écriture, il y a quelque chose d'essentiel qui vient de là. J'ai été une enfant et une adolescente hypersensible. Cela a longtemps été un handicap et c'est sans doute la principale difficulté que j'ai rencontrée pour entrer dans l'âge adulte, je pense notamment à la période où j'étais anorexique. Aujourd'hui, j'ai apprivoisé ma propre sensibilité. Elle reste parfois encombrante, mais elle est surtout un atout formidable pour percevoir les autres, le monde, l'époque.

Théo, l'enfant délaissé, c'est vous au même âge?

Non... ce n'est jamais si simple... Je ne dirais pas qu'il est délaissé, d'ailleurs. Il est l'otage d'un conflit qui le réduit au silence. Et c'est une situation que j'ai vécue, comme beaucoup d'enfants, celle du pacte de silence... Ne pas trahir son ou ses parents. Ne pas appeler à l'aide. Se taire en pensant que ça ira mieux demain.

Cela est lié à votre enfance plus que compliquée...

Elle n'est pas si compliquée, en fait. Elle est même assez banale. Je soutiens une association nommée Clubhouse France, qui aide à la réinsertion de personnes atteintes de troubles psychiques (dépression, bipolarité, schizophrénie), cela affecte près de deux millions de personnes en France.

Comment vivez-vous tout ce qu'il vous est arrivé depuis Rien ne s'oppose à la nuit?

Normalement. Mais c'est vrai que c'est un livre qui a marqué un tournant dans ma vie. Il a, en quelque sorte, redistribué les cartes. Il a modifié profondément mes rapports avec certains membres de ma famille, en a révélé les failles, la violence, mais aussi les soutiens.

Quelles failles? Quelles violences?

Je préfère ne pas en parler. Puis est venu le succès de mon livre suivant, D'après une histoire vraie. J'ai parfaitement conscience que c'est un cadeau inespéré. Peu d'auteurs ont la chance de vivre de leur travail, sans la pression financière, sans être obligés de publier une fois par an.

Pourquoi parlez-vous de chance? Vous avez travaillé dur pour être publiée et reconnue.

Comme tous les écrivains. Je travaillais dans la même entreprise depuis onze ans, j'ai été licenciée. J'avais décidé de me donner une année pour écrire un livre à la lumière du jour, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant, car j'écrivais le soir ou très tôt le matin, avant d'aller travailler. Je n'avais pas le projet de vivre de l'écriture, pour moi ce n'était même pas concevable. Tout ça n'a fait que grandir. Il ne se passe pas une journée sans que je me fasse la remarque que tout ce qui m'arrive est complètement dingue.

Mais cette soudaine célébrité vous encombre?

Pas du tout. Aujourd'hui, la célébrité d'un écrivain est très relative par rapport à celle d'une star de la télé-réalité ! Et c'est tant mieux, d'ailleurs. Je vis tout à fait normalement et je n'aspire pas à être connue.

Comment jugez-vous les nouvelles révélations sexuelles concernant Roman Polanski, qui a adapté votre dernier roman, "D'après une histoire vraie" ?

Je ne suis absolument pas à la bonne place pour juger le fond de cette histoire. Bien sûr, je trouve très positif que depuis [l'affaire Harvey Weinstein](#) la parole des femmes se libère sur des sujets aussi importants. Cela fera sans doute bouger les lignes. Si la parole des femmes se manifeste de cette manière, cela prouve que jusqu'à présent elle n'a pas pu s'exprimer ailleurs. Il y aura un avant et un après. Le problème c'est que tout ce déballage manque de discernement et se fait avec parfois beaucoup d'approximations et de violence. Je ne suis pas très à l'aise avec ce phénomène d'amplification sur les réseaux sociaux qui a tout de la meute anonyme.

Les distributeurs ont mis votre nom en énorme, pour gommer l'aspect Polanski. Comment le prenez-vous?

C'était disproportionné d'annoncer : « Le best-seller enfin adapté », comme si le monde entier attendait cette adaptation... Mais bon, le contexte de la sortie du film rendait les choses compliquées.

Au fond, pourquoi écrivez-vous?

Pour tenter de comprendre pourquoi j'écris. L'écriture est ma raison de vivre. Une façon de regarder le monde qui a radicalement transformé ma façon de m'y mouvoir. Avec l'idée que tout est potentiellement roman, tout est romanesque. J'ai éprouvé depuis l'enfance le désir de mettre des mots, de nommer les choses pour les tenir à bonne distance.

A bonne distance?

Oui, pour comprendre et appréhender les situations. Mon hypersensibilité, probablement à la limite du pathologique, a longtemps été inconfortable, paralysante. L'écriture vient de ce besoin de nommer les choses pour qu'elles ne pénètrent pas sous la peau. Elle donne du sens à ma manière d'être.

Avec le recul, pensez-vous que vous auriez sombré sans l'écriture?

Non, je ne le crois pas. Mais j'aurais été différente. Les mots ont été, dès l'âge de 12 ans, une manière d'élucider des choses qui se passaient autour de moi, et de m'en protéger. L'écriture m'a aidée à me construire.